

Présentation

Stéphane Zékian

À la charnière des XVIII^e et XIX^e siècles, les astres représentent un objet de discours âprement disputé. En cette période de mutations intellectuelles et institutionnelles, la conquête de l'espace s'accomplit sous les bannières en apparence concurrentes de l'expertise savante et de l'intuition poétique. Loin de donner lieu à des discours convergents, peu à peu unifiés par l'établissement de connaissances positives incontestables, étoiles, planètes et comètes sont alors tiraillées entre les nomenclatures d'une science astronomique en progrès constants et les projections, moins codifiées mais pas forcément moins sérieuses, des hommes de lettres, poètes, utopistes et autres philosophes. Au-delà des querelles de légitimité, ces conflits témoignent de visions du monde et de la société parfois très contrastées. À ces divers titres, la trajectoire discursive des astres offre un terrain d'enquête idéal pour analyser, dans ses développements institutionnel, poétique et politique, la reconfiguration du rapport entre lettres et sciences en cette période cruciale, étape décisive dans la transition du système des belles-lettres au régime moderne des disciplines. Récemment employée pour désigner le positionnement mutuel des savants et des poètes qui tentent de « s'assigner, non sans mal, des territoires spécifiques¹ » en matière de discours climatique, l'image du « partage des terres » désignerait sans doute assez bien ce qui se joue, au même moment, dans la situation très concurrentielle des discours sur les astres. Ce dossier souhaiterait donc éclairer plusieurs aspects méconnus d'un conflit dont il explore aussi les voies d'un possible dépassement. Car les

¹ Anouchka Vasak, *Météorologies : discours sur le ciel et le climat, des Lumières au romantisme*, Paris, Honoré Champion, 2007, p. 310.

passerelles existent, qui favorisent les effets de circulation et de reconnaissance entre des territoires qu'on aurait tort d'idéaliser.

Qu'est-ce que l'astronomie à l'aube du XIX^e siècle ? À lui seul, le jeu des définitions donne déjà la mesure d'un large éventail de méthodes et de langages laissant percevoir la divergence des conceptions alors en présence. En l'an III, devant ses auditeurs de l'École normale, Bernardin de Saint-Pierre n'y voit pas autre chose que « le *sentiment* des lois qui existent entre les astres et les hommes² ». Auréolé de nombreux succès de librairie, le professeur jouit d'un prestige qui ne suffira toutefois pas à faire admettre son approche sentimentale des phénomènes célestes. Dans sa cinquième édition, le *Dictionnaire* de l'Académie livre en 1798 une définition plus orthodoxe (l'astronomie désigne « la Science du cours et de la position des Astres ») qu'il fait suivre d'un exemple lui-même instructif : « les principes de l'astronomie sont certains ». Cette simple phrase d'illustration est révélatrice d'une association d'idées désormais bien ancrée : par ses développements modernes, l'astronomie, devenue province des mathématiques, peut se prévaloir d'un degré de certitude jamais atteint jusque-là. Affaire de mesure bien plus que de sentiment, le cosmos n'est pas une surface de projection pour les variations subjectives des passions humaines. Il désigne dorénavant un champ d'observations où la marge d'erreur se veut toujours plus réduite. Aussi Jean-Baptiste Delambre peut-il, dans son *Rapport* à l'empereur sur les progrès des sciences mathématiques, exposer l'état de l'astronomie avec des accents parfois triomphalistes, déclarant même que « les observations se font, depuis un demi-siècle, avec une perfection à laquelle il paraît difficile et presque inutile de rien ajouter désormais³ ». Commandé par le pouvoir, cet écrit de circonstance était bien sûr fait pour ne pas froisser un empereur auquel il convenait de dire avant tout ce qu'il voulait entendre. Les contraintes inhérentes à cet exercice scientifico-diplomatique n'expliquent pourtant pas tout. L'assurance de Delambre, qui s'exprime ici au nom de la Classe des sciences physiques et mathématiques de l'Institut, traduit un optimisme autant lié aux progrès du savoir qu'aux promesses d'une conjoncture favorable aux savants, le gouvernement napoléonien voulant

² Jacques Henri Bernardin de Saint-Pierre, *Leçons de morale*, dans Jean Dhombres et Béatrice Didier (sous la dir. de), *L'École normale de l'an III. Leçons d'analyse de l'entendement, art de la parole, littérature, morale*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2008, p. 656, je souligne.

³ *Rapports à l'Empereur sur le progrès des sciences, des lettres et des arts depuis 1789. 1. Sciences mathématiques par Jean-Baptiste Delambre*, éd. Denis Woronoff et Jean Dhombres, Paris, Belin, 1989, p. 126.

« donner une nouvelle dignité et une nouvelle fonction au scientifique dans la société et l'État⁴ ».

L'essor social des astronomes, pas plus que le statut de science (tendanciellement) exacte conquis par leur spécialité ne réduisent cependant au silence les formes moins mathématisées d'exploration et de déchiffrement du ciel. Pour le dire d'un mot : l'astronomie instituée, telle que l'incarner par exemple Pierre-Simon Laplace (dont l'*Exposition du système du monde* paraît sous le Directoire) ou son protégé Jean-Baptiste Biot, ne représente à cette époque qu'une des modalités possibles de discours sur les astres. À l'occasion d'une controverse avec Lalande, Delisle de Sales, évoquait « l'imagination astronomique, qui, toute vagabonde qu'elle paraît, repose cependant sur des calculs et sur des faits⁵ ». Reprenant cette heureuse formule, on pourrait dire que la masse impressionnante des écrits sur les astres au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles décrit un équilibre instable entre le libre vagabondage et la contrainte du calcul, entre l'imagination et le rappel à l'ordre des faits.

Un seul constat suffirait à montrer que la question astronomique se pose bien au-delà des Observatoires et qu'elle mobilise des langages irréductibles à l'idiome spécialisé des savants de métier. Ce constat est celui du rayonnement paradoxal de Newton à l'aube du XIX^e siècle. À cette époque, le paradigme de la littérature astronomique est newtonien. Cela ne signifie pas que les écrits du savant anglais ne soient pas encore débattus voire contestés, mais le fait est qu'ils s'imposent de manière écrasante par leur capacité de polarisation. On invoque Newton non pas seulement comme un savant de génie, mais « comme le nom même du succès scientifique, le système type, celui auquel toute entreprise se mesure et se conforme⁶ ». Même les philosophes théorisant le caractère selon eux lacunaire du système de l'attraction participent au couronnement de Newton. Banale à l'orée du XIX^e siècle, l'idée que sa théorie néglige l'homme et la société ne s'énonce pas contre lui, mais à partir de lui et dans le sillage de ses travaux. Au fond, le triomphe de Newton se mesure jusque dans les projets de reprendre (au double sens de poursuivre et de corriger) le système de l'attraction, quitte à en repenser le champ d'application. Ce débordement de la théorie hors de son champ initial, sa capacité à imprégner, fût-ce sur un mode métaphorique propice à tous les malentendus, des domaines

⁴ Jean et Nicole Dhombres, *Naissance d'un pouvoir : sciences et savants en France (1793-1824)*, Paris, Payot, 1989, p. 184.

⁵ Jean-Baptiste Delisle de Sales, *Examen pacifique des paradoxes d'un célèbre astronome, en faveur des athées, suivi d'un essai philosophique et religieux sur une nouvelle cosmogonie*, s.l., 1804, p. 101.

⁶ Judith Schlanger, *Les Métaphores de l'organisme*, Paris, Vrin, 1971, p. 100.

sans lien direct avec l'observation des phénomènes célestes, confirment la souveraineté épistémologique d'un véritable paradigme.

Cette souveraineté a cependant un prix. Elle soumet Newton, plus qu'aucun autre savant, au risque de la contestation. On ne parlera qu'avec la plus grande prudence d'un éventuel antinewtonisme, les travaux de Philippe Hamou ayant bien débusqué les pièges à l'œuvre dans une telle catégorie⁷. Mais force est de constater que Newton, dont le nom (au moins autant que l'œuvre) est devenu synonyme de « la science », aimante aussi les réticences, voire les condamnations suscitées par la mathématisation croissante de la pratique savante. Autrement dit, la puissance des malentendus ne favorise pas moins sa mise en accusation que son couronnement. Georges Gusdorf a rassemblé les principales pièces du procès intenté à Newton par ceux qui, à l'instar de Bernardin ou Mercier, s'insurgent contre la modélisation mathématique du réel et défendent une autre façon d'habiter le monde. Il a rappelé que ce n'est pas en poète étriqué, mais bien comme poète et savant que Goethe, à son tour, proteste contre « l'aliénation physico-mathématique⁸ ». Par sa diversité de formes, de registres et d'intentions, cette vague de contestation, d'où émergent bien sûr les grandes lignes de la protestation romantique, atteste que la tournure de la science astronomique soulève des enjeux débordant largement le cadre des institutions savantes. La littérature astronomique s'inscrit de fait au carrefour de questionnements institutionnels, formels et politiques.

Au plan institutionnel, l'essor de la « science sévère » aux dépens de la « science mondaine⁹ » traduit une conception de plus en plus exclusive de la légitimité savante. Avant la Révolution française, le courant de protestation contre le monopole académique se traduit par le ballet tragi-comique des demandes de reconnaissance et des fins de non-recevoir. Le cas bien connu de Bernardin et de sa théorie des marées par la fonte des glaces polaires en est un exemple éloquent. Le soupçon d'amateurisme se radicalise alors en un verdict d'incompétence formulé avec plus ou moins d'aménité selon les cas. Comme l'écrit somme toute modérément le *Journal des savants* à la parution des *Études de la nature*, Bernardin, « n'a pas appro-

⁷ Voir Philippe Hamou (sous la dir. de), « Figures de l'anti-newtonianisme (1672-1832) », *Archives internationales d'histoire des sciences*, tome LIII, n° 150-1, juin 2003.

⁸ Georges Gusdorf, *Les Sciences humaines et la pensée occidentale. IX. Fondements du savoir romantique*, Paris, Payot, 1982, p. 223.

⁹ Jean-Luc Chappey, « Enjeux sociaux et politiques de la "vulgarisation scientifique" en Révolution (1780-1810) », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 338, 2004, p. 11-51.

fondi toutes les matières sur lesquelles il se proposait d'écrire¹⁰ »... Un peu plus tard Jean-Baptiste Biot, tout en haussant le ton, ne dira pas autre chose à Chateaubriand : « puisque vous parlez de géométrie, il faut bien que vous en parliez exactement¹¹ ». L'exigence d'exactitude devient cependant problématique : la figure de l'amateur éclairé, celle du savant généraliste se raréfient à mesure que les connaissances humaines se ramifient en branches toujours plus spécialisées, c'est-à-dire dotées d'un bagage théorique et d'un idiome si sophistiqués que l'accès en est semé d'embûches pour qui n'a pas le loisir d'y vouer son existence.

Aux yeux d'un XIX^e siècle engagé dans la voie d'une spécialisation sans retour, le deuil forcé du savoir généraliste entretient le souvenir de ceux qui surent jeter des passerelles entre ce qu'on n'appelait pas encore les « deux cultures¹² ». Dans le dernier tiers du siècle, soit bien après les *Éléments de la philosophie de Newton* de Voltaire, c'est peut-être Jean Sylvain Bailly (1736-1793) qui incarne au mieux cet idéal. C'est en tout cas sous cet aspect que la critique du XIX^e siècle aimera évoquer sa mémoire. On conçoit qu'une époque gagnée par la fièvre des cloisonnements ait pu être intriguée par le profil de celui qui, membre de l'Académie des sciences dès le début des années 1760, fut ensuite reçu à l'Académie française puis à celle des Inscriptions et belles-lettres. Certes, la chose n'était pas rare et l'on parlait récemment encore des liens « spécialement étroits¹³ » tissés, pendant le XVIII^e siècle, entre l'Académie des sciences et les académies littéraires. Plus que d'autres, Bailly semble pourtant correspondre au modèle du médiateur entre des champs d'activité certes encore solidaires, mais déjà engagés dans un processus de séparation. À côté d'écrits techniques comme l'*Essai sur la théorie des satellites de Jupiter* (1766), ses divers éloges d'écrivains (comme Gresset, Corneille ou Molière) et ses volumes d'*Histoire de l'astronomie ancienne et moderne* lui gagnèrent une réputation d'homme de lettres encore renforcée par la publication posthume de son *Essai sur les fables et sur leur histoire* (1798). Bailly sera d'ailleurs présent, au côté de Bossuet, Chateaubriand ou encore Rousseau, dans les *Leçons françaises de littérature et de morale* de Noël et Delaplace, l'un des manuels les plus souvent

¹⁰ *Journal des savants*, février 1785, p. 116.

¹¹ Voir, dans la section Textes du présent numéro, son article « Sur l'influence des idées exactes dans les ouvrages littéraires » (1809).

¹² Charles Percy Snow, *The Two Cultures* (1959), éd. Stefan Collini, Cambridge, Cambridge U. P., 1998.

¹³ Bruno Belhoste, *Paris savant. Parcours et rencontres au temps des Lumières*, Paris, Armand Colin, 2011, p. 34-35.

réimprimés au cours du XIX^e siècle¹⁴. Le portrait que brosera de lui Sainte-Beuve laisse affleurer une fascination rêveuse pour une configuration révolue des discours de savoir. « De tout temps, écrit le causeur des *Lundis*, Bailly garda un goût, je dirai même un faible pour les Lettres proprement dites¹⁵ » ; il représente cette « école scientifique fleurie¹⁶ » qui devait battre en retraite devant la science sévère des temps nouveaux. Selon le critique, l'opposition notoire entre d'Alembert et Bailly traduirait « cette sorte d'antipathie instinctive entre une école scientifique tout analytique et précise, et une autre qui ne se refusait ni l'éclat ni les couleurs¹⁷ ». On sait que « le plus littéraire des savants¹⁸ » ne survit pas à la Révolution. Maire de Paris en 1789, il meurt sur l'échafaud en 1793.

La carrière de Bailly met en question l'ancrage institutionnel du discours astronomique. C'est dans cette perspective que les contributions sur Jérôme Lalande, Louis-Sébastien Mercier, Pierre Daru et Henri Saint-Simon rouvrent ici le dossier de la localisation du discours sur les astres. Ce faisant, elles analysent la nature d'une légitimité à la fois conditionnelle et bornée : conditionnelle, puisqu'elle repose théoriquement sur la maîtrise d'un lourd bagage mathématique ; bornée, parce qu'elle ne saurait donner accès à toutes les tribunes. Delphine Gleizes met ainsi en relief les limites du magistère exercé par Lalande. Non seulement le « déplacement du savant sur le terrain du débat d'idées, d'ordinaire l'apanage des belles-lettres », l'expose à une forme d'emballage médiatique dont il finit par faire les frais, mais c'est le bien-fondé de ce déplacement qui se trouve parfois durement contesté. Il est vrai que Lalande aime manier la provocation et joue volontiers, quand il n'est pas joué par eux, des ressorts de la reconnaissance médiatique. « Astronome de son talent, et athée de son métier¹⁹ » selon la formule de l'abbé de Boulogne, il fait montre d'un militantisme insupportable à Napoléon, qui lui mandera « de ne plus rien imprimer et de ne pas obscurcir dans ses vieux jours ce qu'il a fait dans ses jours de force pour obtenir l'estime des savants²⁰ ». Du point de vue cette fois de l'institution littéraire, les

¹⁴ François Noël et François Delaplace, *Leçons françaises de littérature et de morale...* (1804), 6^e éd., Paris, Le Normant et Nicolle, 1813, tome I, p. 121.

¹⁵ Charles-Augustin Sainte-Beuve, « Sylvain Bailly » (1854), *Causeries du lundi*, 3^e éd., Paris, Garnier frères, s. d., tome X, p. 343-379, ici p. 345.

¹⁶ *Ibid.*, p. 347.

¹⁷ *Ibid.*, p. 363.

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ *Annales littéraires et morales*, tome I, 1804, p. 393.

²⁰ Cité d'après Dhombres, *Naissance d'un pouvoir*, *op. cit.*, p. 262.

cas de Mercier et Daru forment un diptyque contrasté. D'un côté, l'auteur des *Satires contre les astronomes* surjoue le rôle de l'ignorant et renvoie aux savants l'image d'un dogmatisme stérile. Dénonçant ce qu'il juge être la comédie sociale de la science, il met en avant son statut de membre de l'Institut pour mieux alerter sur les possibles dérives d'une science à ce point coupée du public qu'il faudrait désormais la croire sur parole. Poussée aux limites de l'absurde, sa démarche est aux antipodes de celle de Daru, comme lui membre de l'Institut mais dont les relations avec ses confrères témoignent d'une conciliation dont Hugues Marchal analyse ici les rouages avant d'en évaluer le prix. Son article examine le rôle joué par Laplace dans la genèse du poème *L'Astronomie* (1830), il éclaire « la structure d'entraide » qui préside à sa conception : « Savant et poète valident le poème scientifique selon une logique de contresignatures, sans antériorité claire, qui vaut aussi comme caution de leurs discours propres ». Cette reconnaissance circulaire ne supprime pourtant pas toute idée de hiérarchie. L'équilibre se rompt quand la collaboration voit le dialogue se transformer en dictée et le poète entériner paradoxalement sa propre satellisation au profit « d'une science faite maîtresse du discours ». Au même moment, Saint-Simon, dont on rappellera qu'il propose le bonnet d'âne pour Laplace traité de « manœuvre » et même de « charlatan ²¹ », représente un cas limite. Comme le montre Philippe Régnier, sa trajectoire est celle d'un admirateur de Newton qui finit par s'émanciper et fonder son propre espace discursif en dégagant la marge nécessaire à l'établissement d'une science sociale digne de ce nom. Les étapes d'une lente mais irréversible rupture avec le paradigme astronomique sont ici détaillées. Elles conduisent à clarifier le tracé des frontières séparant littérateurs et savants positifs, mais aussi à clore « le règne des mathématiques et de l'astronomie », trop inhabiles dans la science reine que devient ici la science de l'homme. En l'occurrence, la stratégie institutionnelle tourne au défi : en butte à l'indifférence de l'Institut et du Bureau des Longitudes, Saint-Simon en arrive à créer ce qui ne tardera plus à devenir un véritable champ disciplinaire.

Sans toutefois s'y réduire, l'accès à la reconnaissance dépend en grande partie des modes d'expression mobilisés pour formuler et diffuser les connaissances astronomiques. Or non seulement « l'école scientifique fleurie », dont parle rétrospectivement Sainte-Beuve, ne connaît pas de réel équivalent à son époque, mais les écrivains eux-mêmes peinent à greffer

²¹ Voir Paul Bénichou, *Le Temps des prophètes* (1977), repris dans *Romantismes français*, Paris, Gallimard, 2004, tome I, p. 682.

dans leurs productions le savoir astronomique du jour. C'est en particulier le cas des poètes. Pour les uns, la science astronomique n'a tout simplement pas sa place dans les productions poétiques. Trop technique, elle serait difficilement compatible avec les contraintes inhérentes à l'écriture versifiée. Et la situation ne s'arrange pas avec le temps, puisque la technicité du langage savant va toujours croissant. Sous la Restauration, il est acquis que les astronomes sont « illisibles pour l'immense majorité des lecteurs », leurs « caractères hiéroglyphiques²² » décourageant les meilleures volontés. Au début de l'Empire, on estimait déjà les progrès de l'astronomie « fondés sur des calculs effrayants pour le commun des hommes²³ ». Poussé dans ses conséquences ultimes, ce soupçon d'incompatibilité débouche parfois sur des résolutions radicales. En 1808, un traducteur de Milton n'hésite pas à débarrasser le *Paradis perdu* de toutes « les fastidieuses explications des systèmes de Ptolémée et de Copernic, entre lesquels l'Ange Raphaël, qui semblerait devoir connaître un peu les mouvements célestes, n'ose prononcer, et [qui] laisse notre premier Père indécis²⁴ ». Ce ne seraient là que « longueurs et superfluités ». Trois ans plus tôt, quand Joseph Esménard publie son poème de *La Navigation*, le critique Fiévée voit dans le choix d'un tel sujet, propice s'il en est aux développements astronomiques, la source d'une dénaturation de la poésie²⁵.

Une seconde position, plus volontariste, consiste à démontrer par l'exemple la fécondité poétique mais aussi l'efficacité pédagogique de la poésie astronomique. En 1760, l'astronome Joseph Boscovich montre la voie avec son poème latin *Les Éclipses*. Près de vingt ans plus tard, son traducteur a beau annoncer que « cet Ouvrage est exactement Newton dans la bouche de Virgile, ou bien la vraie Physique, et surtout l'Astronomie, ornée de tous les charmes de la Poésie, et mise à la portée de tout le monde²⁶ », la promesse n'est pas vraiment tenue. Les approximations explicatives, la persistance des références mythologiques, les nombreuses notes où transparait le regret de ne pouvoir lâcher la plume pour le compas, autant d'indices attestant la diffi-

²² [Albert Joseph Ulpien Hennem], *Le Globe céleste, cours d'astronomie contemplative*, Paris, Delamarche, Dien et Veuve Courcier, 1820, p. vi.

²³ *Journal des débats*, 31 janvier 1804, p. 2.

²⁴ [Claude Deloynes d'Autroche], *L'Esprit de Milton, ou Traduction en vers français du Paradis perdu, dégagée des longueurs et superfluités qui déparent ce Poème*, Orléans, Jacob l'ainé, 1808, p. II-III.

²⁵ *Mercur de France*, n° 184, 22 nivôse an XIII (12 janvier 1805), p. 151-164.

²⁶ Joseph Boscovich, *Les Éclipses, poème en six chant [...] (1760)*, trad. Augustin Barruel, Paris, Valade et Laporte, 1779, p. XXIX.

culté, non vaincue, de l'entreprise. Les astronomes seront d'ailleurs divisés au sujet de Boscovich. Ainsi Delambre désavouera-t-il son maître Lalande, lequel avait salué la réussite de l'astronome-poète : « la beauté des vers ne nous a pas également frappé : un astronome ne peut rien apprendre dans cet ouvrage peu intelligible pour tout autre lecteur que pour un astronome²⁷. » Ce disant, Delambre désigne bien le principal handicap d'un genre de production accessible seulement à ceux qui n'en ont pas besoin : trop faible pour un astronome de métier, trop contourné pour un amateur, il se révèle inutile aux uns, illisible pour les autres. Pareille objection aura la vie longue²⁸. C'est pour la devancer que les poètes chercheront désormais, avec des bonheurs divers, à percer des issues dans l'impasse d'un genre pour l'heure dénué des moyens de son ambition. Il faut resituer dans cette optique la substitution mythologique à laquelle se livre Népomucène Lemerrier quand il refonde tout un Olympe de puissances physiques inspirées de Newton²⁹. À terme, le scepticisme sera encore au rendez-vous : pourquoi en effet « s'être moqué du dieu d'Eudore et de Cymodocée afin de céder l'empire du monde à l'oxygène et au phosphore³⁰ ? »

Les réflexions d'Anne-Gaëlle Weber et de Nicolas Wanlin reprennent ce questionnement sur le propre du langage littéraire et ses possibles moyens de distinction. Dans le premier cas, les polémiques sur la notion de style savant permettent d'identifier un retournement remarquable en ce qu'il atteste une véritable circulation d'un champ discursif à l'autre. Loin de s'en tenir à la « guerre des styles » (dont l'élection de Laplace à l'Académie française est un épisode emblématique), l'analyse fait en effet apparaître un usage savant, par-là même une légitimation scientifique des figures de style, si bien que « le domaine savant de l'astronomie pourrait bien être l'un des lieux de la redéfinition poétique du "style" littéraire et le discours scientifique jouer un rôle dans l'histoire de la poétique et dans l'évolution des notions de poétique ». Dans le second cas, l'analyse porte plus spécifiquement sur la place consentie au répertoire mythologique dans la poésie astronomique. Installés « au point de rencontre d'une vocation encyclopédique

²⁷ Jean-Baptiste Delambre, *Histoire de l'astronomie au XVIII^e siècle [...] publiée par M. Mathieu*, Paris, Bachelier, 1827, p. 644.

²⁸ Pour un stimulant panorama couvrant le long XIX^e siècle, voir Hugues Marchal (sous la dir. de), *Muses et Ptérodactyles. La poésie de la science de Chénier à Rimbaud*, Paris, Le Seuil, 2013.

²⁹ Voir, dans la partie Textes du présent numéro, ses « Réflexions générales sur l'invention » (1808).

³⁰ Charles Labitte, « Népomucène Lemerrier », *Revue des deux mondes*, tome XXI, 15 février 1840, p. 479.

et d'une tendance fantaisiste », les écrivains cherchent avant tout des « accommodements » pour adapter un savoir mathématisé aux exigences de l'écriture poétique, quitte à « rendre sensible le savoir » en s'efforçant de « parler aux yeux » du lecteur. Si tel est bien le défi relevé par Dominique Ricard dans son poème *La Sphère*, le cas plus tardif de Jean-Jacques Ampère laisse toutefois entrevoir « le complexe qui inhibe désormais l'expression poétique » : à terme, les progrès du savoir requièrent « une nouvelle poésie, ascétique, qui se défie non seulement de l'imagerie traditionnelle des mythes, mais aussi des illusions des sens ». En se concentrant sur la fidélité d'Alexandre Lenoir à Charles-François Dupuis, c'est à la visualisation du savoir astronomique que s'intéresse également ici Claude Rétat. Afin de « mettre sous les yeux du lecteur les états du ciel antique », Dupuis avait mis au point une pédagogie sophistiquée jouant des ressources cumulées de la sphère, du tableau et du planisphère, indice d'un « changement de régime conceptuel et visuel » par rapport aux travaux contemporains de Court de Gébelin. L'article explique comment Dupuis, tôt disqualifié au plan scientifique, connaît une nouvelle vie sous la Restauration. Il revient en effet à Lenoir d'accomplir autour de son maître « ce que ce dernier décrivait comme le propre même de l'œuvre littéraire : une “broderie”, selon les goûts et la personnalité de l'auteur, autour du canevas grandiose et inaltérable, celui du ciel, du calendrier, de la nature³¹ ».

On ne saurait, pour finir, négliger la dimension politique de l'écriture des astres. Omniprésente chez Saint-Simon, dont le plan de révolution épistémologique n'a d'autre horizon que « la vérité pratique du changement social » (Ph. Régner), on la retrouve dans le répertoire allégorique traditionnel, dont Nicolas Wanlin livre ici un bel exemple tiré de Chénédollé. Mais la politique des astres connaît bien d'autres voies. Reproduite en couverture de ce volume, la célèbre image montrant Bailly, les yeux rivés au ciel et tombant dans un puits, actualise un soupçon sans âge dont Hans Blumenberg a retracé les nombreux avatars³² : experts de l'invisible, les astronomes seraient inaptes aux exigences élémentaires du quotidien. Autour de la Révolution, ce préjugé immémorial se radicalise pour des raisons essentiellement doctrinales. Un fragment de Chateaubriand voudra ainsi voir dans le destin tragique de Bailly un sanglant avertissement lancé aux scrutateurs des mystères célestes :

³¹ À la demande de l'auteur, aucune illustration n'accompagne cet article.

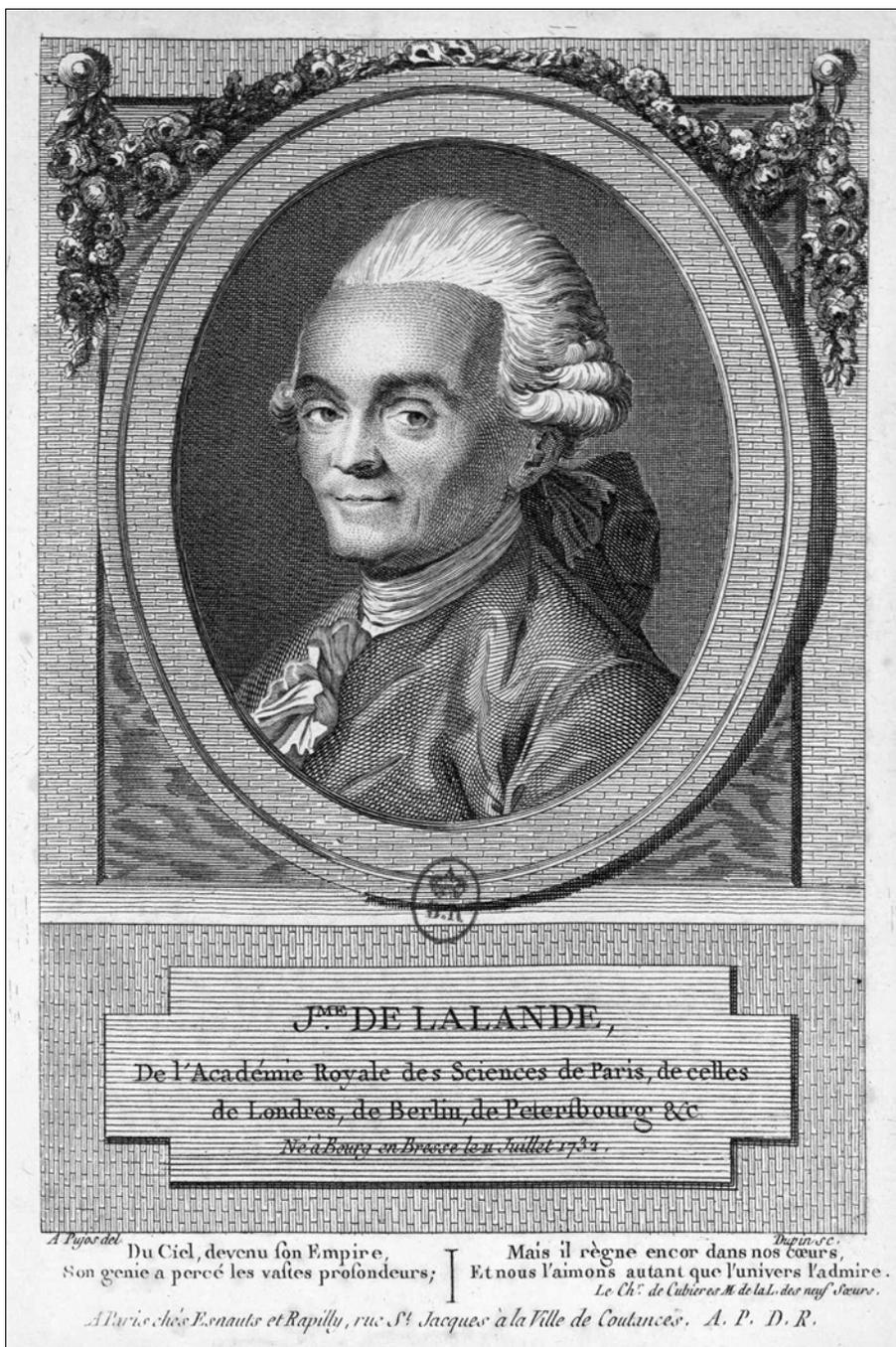
³² Hans Blumenberg, *Le Rire de la servante de Thrace. Une histoire des origines de la théorie* (1987), trad. Laurent Cassagnau, Paris, L'Arche, 2000.

Qui pourrait penser que des hommes qui ont vu Bailly couvert du bonnet funèbre, conduit à la piscine du sang, sur le char de la philosophie qu'escortait l'enfer et que traînaient l'athéisme et la mort, qui pourrait penser que ces hommes n'ont pas reçu une assez forte leçon ? Astronomes ! qui, malgré un avertissement si terrible, vous obstinez encore à chasser Dieu du ciel pour y placer le Néant, savez-vous bien ce que vous préparez ? Vous ressemblez à ces peuples arabes qui marquent les immortelles constellations du pôle d'un grand et d'un petit cercueil³³.

Autant dire que le ciel est chose trop sérieuse pour être laissée aux mains des astronomes. Mais trop sérieuse, également, pour autoriser les échappées les plus débridées. Comme l'écrit un réfutateur de Mercier, « je n'aime point les révolutions dans l'univers. Il en est des systèmes comme des gouvernements ; il suffit d'avoir une constitution pour être bien gouverné ; on achète toujours trop cher le plaisir d'en avoir une nouvelle³⁴ ». Au lendemain de la Révolution, un tel parallèle n'a rien d'anodin. Il suggère que le discours sur les astres, même en régime fictionnel, est rarement exempt de prolongements potentiellement subversifs. En théorie au moins, la cosmologisation du procédé persan cher à Montesquieu confère aux fictions astronomiques une puissance de suggestion tout sauf innocente. Denis Reynaud, tout en retraçant longuement la filière ancienne du voyage dans la lune, s'attarde ainsi sur l'œuvre méconnue de Beffroy de Reigny. « Promu expert en astronomie, puis voyageur sidéral » par ses propres lecteurs, ce journaliste prolifique trouve dans la lune une surface de projection propice au traitement, sur le mode léger, de questions plus sérieuses relevant de l'utopie et de la conquête coloniale. Également dramaturge, il connaît sous la Révolution un grand succès avec une pièce, *Nicodème dans la Lune*, que les retournements de conjonctures finissent par rendre suspecte et dont la signification politique est ici analysée. Patrick Samzun, enfin, s'interroge sur l'interception des discours cosmogoniques par la fiction utopique. À la faveur d'un parallèle entre l'ultime roman de Rétif de la Bretonne et les écrits de Charles Fourier, il montre comment « les énoncés les plus modernes de la science servent de boîte à outils terminologique et scénaristique fournissant à loisir des noms, des titres, des ébauches de tableaux ou des canevas, préalables à l'élaboration de modulations fictionnelles originales » qui sont autant de suggestions utopiques illustrant « les possibilités de transformation heureuse et conjuguée de notre corps et de notre planète ».

³³ François-René de Chateaubriand, *Essai sur les révolutions. Génie du christianisme*, éd. Maurice Regard, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1978, p. 1309.

³⁴ *Gazette de France ou le Moniteur universel*, n° 3 090, 8 juillet 1806, p. 756.



André PUJOS et DUPIN, « J[érôme]me de LALANDE, de l'Académie royale des Sciences de Paris, de celles de Londres, de Berlin, de Petersbourg [...] », Paris, Esnauts et Rapilly, s. d.